Ami du Clergé du 14 janvier 1937

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions de Carême sur la Samaritaine. — I. La fatigue de Jésus, 17. — II. La Samaritaine, personnification de l'Humanité, 19. — III. La soif de Jésus, 20.
Le mot du Pasteur. — XII. *Sexagésime :* La parole de Dieu, 22. — XIII. *Quinquagésime :* Les souffrances de Jésus-Christ, 23.
Sermon pour la Présentation de Jésus au Temple. — Une double offrande, 25.
Les Saints Patrons. — *S. Blaise, invoqué contre les maux de gorge :* Motifs de confiance en lui, 27.
Pour les Quarante-Heures. — I. La réparation, 29.
Les personnages évangéliques. — LXXXIX. L'ange de l'Agonie, 30.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA SAMARITAINE

I

LA FATIGUE DE JÉSUS

Mes frères,

Les Souverains Pontifes exhortent chaque année les prédicateurs de Rome pendant le temps du Carême à s'inspirer de la Sainte Ecriture, de l'Evangile plus particulièrement, et à lui demander le fond, la substance, sinon le sujet même de leurs instructions. Soucieux de me conformer à de si augustes recommandations, je me propose de commenter, durant ces jours, une des plus belles pages du saint Evangile, le chapitre IV de l'Evangile de S. Jean, où nous est relaté l'épisode bien connu de la Samaritaine. Il y a là de grands enseignements, qu'il nous sera salutaire de recueillir et de méditer.

Pour l'intelligence de cette page, il nous faut d'abord situer l'épisode ; puis nous commenterons un second détail.

I. — *La recherche des âmes*

Dès le début de sa vie apostolique, Jésus, après les noces de Cana, où avait eu lieu son premier miracle, était venu à Capharnaüm, puis de là à Jérusalem pour y célébrer la Pâque. Dans l'enceinte extérieure du temple, il avait trouvé tout l'appareil d'une foire : des vendeurs d'animaux destinés aux sacrifices, et des changeurs assis à leurs comptoirs. Indigné d'une telle profanation, il avait pris l'une des cordes qui servaient à attacher les animaux, et faisant le geste de frapper les trafiquants, il les avait chassés : « Emportez tout cela d'ici, leur dit-il, et ne faites plus de la maison de mon Père une maison de négoce ! »

« La maison de mon Père ! » Ce mot, inouï jusqu'alors, révélait son origine divine : il est le Fils du Très-Haut, sur l'ordre et en l'honneur de qui le temple a été bâti. Le geste qui suit l'admonestation est symbolique, il porte une haute signification. Le vrai temple de Dieu, c'est l'âme humaine ; mais Dieu ne peut y habiter que si elle n'est pas occupée par ce profanateur qu'est le démon ou le péché. Si Jésus veut restituer à son Père ce sanctuaire, il est indispensable qu'il en expulse l'usurpateur. Tel est le sens des premières cérémonies du baptême connues sous le nom d'exorcismes.

Chasser le péché, profanateur des âmes, ce n'est que le côté négatif de la mission de Jésus ; nous allons voir le côté positif.

S'il est des âmes qui viennent à Notre-Seigneur demander la lumière, la voie du salut, la vie, il en est, et c'est le plus grand nombre, qui ont besoin que la grâce prévienne tout mouvement de conversion de leur part, qu'elle se porte pour ainsi dire au-devant d'elles. C'est à cet acte de prévenance divine que Jésus va nous faire assister.

Le prestige croissant du Christ, qui déjà attirait et entraînait les foules autour de lui, inquiétait les Pharisiens et leur avait inspiré de perfides desseins. Jésus résolut donc de passer de la Judée dans la région de Galilée. Or, pour aller de l'une à l'autre, il fallait traverser le pays de Samarie.

Accompagné de ses disciples, Jésus, en quittant la Judée, a cheminé par de rudes sentiers à travers une région montagneuse et des vallons ravinés. La matinée a été particulièrement pénible. Peut-être est-ce la saison d'été, ou le temps est-il orageux. Quoi qu'il en soit, la caravane apostolique accuse la lassitude. Vers l'heure de midi, ils atteignent la riante vallée de Sichem. Il y a là un puits célèbre qui, suivant la tradition, a été creusé par Jacob et est en grande vénération dans la contrée. Fatigué, Jésus s'assied sur le bord, et tandis qu'il envoie ses disciples au bourg voisin de Sichar pour acheter des provisions, il reste seul.

Ne voyez pas dans ces détails des circonstances fortuites. On oublie trop que tout dans la vie de Notre-Seigneur relève d'une providence particulière.

Ce voyage de Jésus figure sa marche incessante vers les âmes, afin de les chercher, de se les gagner et de les sauver. Sauver les âmes, c'est sa mission propre (Mt., XVIII, 11 ; Luc, IX, 56 ; Jo., XII, 47). « Sauveur » est son nom. « Il sauvera, je vous sauverai » : combien de fois ces expressions, ces promesses reviennent-elles dans les Livres Saints !

Pour atteindre les âmes, il n'a pas hésité à franchir la distance infinie du ciel à la terre, à supporter la pauvreté, la mortification, les anéantissements, le feu des contradictions et des insultes. Rien ne lui est trop, s'il parvient à en arracher une seule à la perdition.

Passons maintenant au second détail : la fatigue de Jésus.

II. — *La fatigue de Jésus*

Elle est à la fois physique et morale.

1° Il est donc vrai que le Verbe fait chair, en re-

vêtant notre nature humaine, ne s'est pas affranchi des faiblesses, des souffrances qu'avait entraînées la faute de notre premier père. Dieu, semble-t-il, aurait dû l'exempter de ces suites humiliantes et déshonorantes pour lui. Mais la ressemblance du Christ avec nous, hormis le péché, eût-elle été parfaite? Ne fallait-il pas, selon le mot de l'Apôtre (Hébr., v, 2), qu'il fût comme nous « environné de faiblesse, afin de pouvoir compatir à nos peines »? De plus, à se tenir à l'abri, à se préserver de nos défaillances même corporelles, il se serait mis moins près de nous, il n'aurait pas laissé pour nos infirmités et nos souffrances ce baume, ce cordial, ce reconstituant de les avoir partagées avec nous. Ah! de le voir sensible aux éléments comme nous, déprimé comme nous dans ses nerfs et dans ses muscles, mais calme et maître de lui; de nous dire que, durant trente ans, il a vécu de cette vie sujette aux morsures de la douleur, la mienne, la vôtre, celle de tous; de penser qu'il a eu des cals aux mains avant d'y avoir des plaies, que son front a perlé de sueur avant d'être couronné d'épines, qu'il a eu besoin de repos pour détendre ses membres avant de les présenter au crucifiement: quel sujet d'admiration et d'encouragement!

Convenez en, m. f.: n'est-il pas plus beau, plus adorable, notre Christ, en cet état, en cet instant, sur cette margelle de pierre, que sur le Thabor? N'est-ce pas que vous l'aimez mieux ainsi que quand il commandait à la nature, à la maladie et à la mort? N'est-ce pas un réconfort de nous dire: « C'est pour moi, c'est à mon intention qu'il a souffert tout cela! »

2o Mais la fatigue physique de Jésus en révèle une autre, secrète celle-ci et autrement accablante: la fatigue morale que lui cause la poursuite des âmes.

Les âmes! C'est pour elles qu'il a été envoyé du Père, *non missus sum nisi ad oves quæ perierant* (Mt., xv, 24); c'est pour elles, nous l'avons vu, qu'il est venu parmi nous, *propter nos et propter nostram salutem descendit de cœlis*. Il a travaillé d'abord, afin de leur offrir, par sa vie obscure et laborieuse, le modèle de la leur. Depuis neuf mois que sa vie publique a commencé, il vient au-devant d'elles, il les cherche, il en prépare la rencontre avec lui.

Il est fatigué du présent et en prévision de l'avenir.

a) Pour le présent. Il est allé en Judée apporter à son peuple les bienfaits de son avènement, et Jérusalem l'a repoussé. Les Pharisiens, menacés dans leur prestige, dans leur influence par ses succès croissants, ont laissé voir leur haine jalouse et se sont promis d'entraver par tous les moyens son ministère de salut; et il sent contre lui toute la faction qui se groupe autour d'eux. Voilà pourquoi son cœur est attristé, pourquoi aussi il a quitté momentanément la Judée et se rend en Galilée. Il espère trouver là des âmes mieux disposées et plus dociles; il veut de suite les sonder. Il va avoir besoin de la joie que lui apportera par l'élan de sa foi cette femme qu'il voit venir et s'approcher du puits.

Ces déceptions, ces peines intimes, ces tristesses, ces amertumes du Cœur de l'Homme-Dieu ne sont-elles pas une force pour nous? D'abord, si, tout Dieu qu'il est, il a connu les insuccès, les revers, les résistances, comment y échapperions-nous? Puis, c'est si souvent que nous nous heurtons aux mêmes ingratitudes, aux mêmes oppositions, aux mêmes injustices, aux mêmes méchancetés de nos semblables, de ceux que nous avons obligés! C'est si souvent que notre pauvre cœur est déçu, désabusé, meurtri! Ah! qu'à ces moments nous avons besoin de trouver un ami sûr, d'une fidélité éprouvée, ayant traversé les mêmes passes douloureuses, donc capable de compatir à notre infortune!

Et cet ami, nous l'avons en Jésus, *ut condolere possit* (Hébr., v, 6). L'en bénirons-nous jamais assez?

b) Jésus est fatigué en prévision de l'avenir. Tant d'âmes se déroberont à ses avances et à ses poursuites! Si ce ne devait être que par faiblesse, dans un moment d'égarement, d'inconscience, il arriverait à les atteindre et elles lui feraient oublier toute fatigue. Mais celles qui s'enfuiront et s'éloigneront, systématiquement, obstinément, à mesure qu'il s'approchera; mais celles qui resteront sourdes à ses appels les plus tendres, à ses avertissements les plus pressants; mais celles qu'on lui aura arrachées pour les livrer à Satan dans les écoles officielles, sans religion; mais celles qui formeront ce groupe toujours grossissant qui cyniquement s'appelle « les Sans-Dieu »; mais celles qui résisteront aux déchirements du remords et s'enfonceront dans le mal: ce sont celles-là qui lui causent cet accablement et font couler la sueur sur ce visage qui plus tard sera inondé de sang!

Ces grandes amertumes mises à part, qui peut se vanter de ne jamais avoir fatigué le Sauveur? A qui de nous ne s'applique pas le mot de la liturgie: *Quærens me sedisti lassus.* « vous vous êtes exténué à me chercher! »

Sans doute, m. f., vos âmes ne ressemblent pas à celle de la Samaritaine. Vous ne sentez pas monter à votre front le rouge de la honte. N'y a-t-il pas cependant des misères cachées, des petitesses, des lâchetés soigneusement dissimulées sous le vernis de conventions ou d'usages, sous les dehors mêmes d'une certaine piété? Que de négligences coupables, d'omissions voulues, d'aigreurs et de dissentiments entretenus, de tendances et peut-être de défaillances acceptées, sinon même aimées!

C'est pourquoi Jésus nous attire comme il a attiré la Samaritaine. Il intervient pour nous porter à penser à lui spécialement en ces jours de pénitence et de réflexion. Il veut fixer notre attention sur l'état de notre âme; il veut nous instruire également des réalités surnaturelles trop souvent méconnues. Laissez-vous aborder, permettez qu'il vous parle cœur à cœur, donnez-lui la joie de vous gagner de plus en plus à son amour. Ainsi soit-il.

II

LA SAMARITAINE, PERSONNIFICATION DE L'HUMANITÉ

Mes frères,

Un mot de l'épisode de la Samaritaine a retenu notre attention : la fatigue de Jésus. En celle du corps nous avons reconnu l'image des lassitudes combien plus accablantes du cœur causées par la poursuite des âmes.

Continuons notre commentaire.

Des âmes que Jésus est venu chercher pour les sauver, voici une personnification. C'est cette femme du peuple qui arrive, insouciante, pour puiser l'eau de son ménage. Elle ne se doute point de la grâce qui lui est réservée. De toute éternité, Jésus a arrêté sur elle son regard miséricordieux. Son cœur d'Homme-Dieu l'a, à son insu, amenée à cette heure, vers ce puits où il l'attend.

N'est-ce pas une fortune inespérée de rencontrer, à l'occasion d'un acte commun de la vie, l'Auteur de tout bien, le Sauveur du monde ? Oh ! les mystérieuses prévenances de notre Dieu ! Oh ! les voies cachées par lesquelles il vient à nous ! Là où il n'y a, à notre jugement, que des circonstances fortuites, la Providence dispose et dirige tout. En vérité, « l'homme s'agite et Dieu le mène. » Acceptons donc tout de sa main si sage et si bonne. Laissons-nous docilement conduire sur le chemin qu'elle nous trace et sachons nous abandonner à ses miséricordieux desseins. Là où nous nous sentons accablés sous le poids de l'épreuve et où peut être nous sommes tentés d'accuser le ciel et de murmurer, c'est là que Dieu nous prépare des grâces de choix, c'est de là qu'il fera sortir notre plus grand bien.

En cette femme, Jésus voit l'humanité tout entière. Je voudrais vous montrer comme elle représentait l'état du monde tel qu'il était au moment de la venue du Messie et tel qu'il est redevenu de nos jours.

I. — *Au temps de Jésus*

Elle était bien trouble, l'époque où le Verbe de Dieu faisait son apparition sur notre terre. Toutes les conséquences de la faute d'Adam s'étaient développées. Si nous regardons les individus, la famille, la société, nous voyons que le monde était au bout de la terrible logique du mal.

1° Chez les individus, en dehors du peuple juif, la révélation primitive s'est non seulement altérée, mais déformée, au point que l'homme ajoute foi aux fables les plus grossières, divinise toutes les passions et adore juqu'aux animaux : « Tout était dieu, a-t-on dit, excepté Dieu lui-même. » Les païens cherchent Dieu « comme à tâtons », écrit S. Paul. Les écoles philosophiques les plus fameuses errent de système en système, sans s'arrêter à aucun. L'impudicité a partout ses autels : on en compte des centaines au seul temple de Vénus à Corinthe. La conscience humaine est pareillement faussée, oblitérée. Il n'y a plus ni justice, ni pudeur, ni respect de soi-même et des autres. On ne connaît plus qu'un mot d'ordre : jouir.

Les malheureux et les pauvres sont regardés comme l'opprobre de l'humanité et les travailleurs comme indignes du nom de citoyens. Au surplus, la plus grande partie du genre humain forme ce qu'on appelle « les esclaves » : ils sont dans la proportion de un sur vingt. Or, aux yeux des païens, l'esclave est une *chose*, sans aucun droit, pas même le droit à la vie.

2° Si nous passons à la famille, voici l'état dans lequel nous la trouvons.

Le père, en représentant de la force, devient facilement un despote et exerce une autorité tyrannique. — La femme est une esclave mieux nourrie et mieux vêtue que les autres, mais tout de même une esclave, à l'endroit de laquelle l'homme n'était tenu à aucun égard. La polygamie et le divorce rendent toujours précaire sa place au foyer. — Quant à l'enfant, il est, à sa naissance, à la discrétion du père, le caprice paternel décidant de sa vie ou de sa mort, et jusqu'à sa 12e année il grandit en marge de la famille, laissé qu'il est aux soins de mains étrangères.

3° Jetons enfin un regard sur la société. Si l'homme au sein de la famille abuse de l'autorité qu'il tient de la loi, il est à son tour tyrannisé par l'Etat. « La personne humaine, dit Fustel de Coulanges, comptait pour bien peu de chose vis-à-vis de cette personnalité presque divine qui s'appelait la *patrie* (ou mieux l'Etat). On pensait que le droit, la justice, la morale, tout en un mot, devait céder devant l'intérêt du pouvoir. Ainsi les familles et les individus ne semblaient exister que pour l'Etat. » A la tête de la société, on voyait les forts qui voulaient se faire admirer, ou des monstres qui se faisaient un jeu de la vie, de la réputation, de la fortune des hommes.

En quelques traits trop rapides, voilà donc où en était l'humanité, quand l'Homme-Dieu fit son apparition sur la terre. Il n'était pas jusqu'au peuple juif qui, malgré la sévérité de la Loi, ne se ressentît des erreurs et de la corruption du monde. Héritier des promesses divines, il lui tardait d'en voir la réalisation.

II. — *De notre temps*

La peinture que j'ai faite du monde d'avant Jésus-Christ ne s'applique-t-elle pas aussi bien à notre société contemporaine ? Regardons, et nous la verrons figurée pareillement par la Samaritaine.

Je vous l'ai montrée, cette femme, insouciante, nullement préoccupée de l'irrégularité de sa vie, indifférente à la pensée du scandale qu'elle pouvait donner.

Le monde actuel est désaxé : on le constate, on le déplore de tous côtés, on en a conscience, on le sent, on en souffre ; mais, à l'exception de l'élite, qui s'en émeut, qui s'en inquiète ?

Dans l'ordre des idées, l'esprit humain, privé des lumières de la foi, ne sait plus où se fixer ; il fait le tour de tous les systèmes du passé, et il en invente de nouveaux, il se crée toutes sortes d'idoles, de chimères, d'utopies. La vérité et l'erreur sont mises sur le même pied.

Dans l'ordre moral, les statistiques criminelles accusent les débordements du vice, le nombre toujours croissant des attentats contre les biens ou contre les personnes.

Pour reprendre les différents points de vue que nous envisagions à propos du monde antique, constatons la gravité du mal dans l'individu, dans la famille, dans la société.

1° Si l'homme a pris sur la nature un merveilleux empire, il l'a perdu sur lui même. Il suffit, pour s'en convaincre, de dresser le bilan de l'immoralité contemporaine. Il témoigne des plus coupables défaillances dans la vie privée. Il y a vraiment une crise de la conscience, même publique : on ne distingue plus entre le bien et le mal, entre la propriété et le vol, entre la véracité et le mensonge, entre la loyauté et la fourberie, entre le respect de l'autorité et l'indépendance. La libre-pensée a engendré le libre faire. L'homme est son maître, son propre Dieu. Plus d'autre loi que son intérêt, que son caprice, que ses instincts.

2° La famille se désagrège, les fondements en sont fortement ébranlés. L'union libre, les mariages à titre d'essai ou de simples contrats de louage, le divorce, la dénatalité, le travail de la femme hors du foyer, le plaisir sans frein sont autant d'agents destructeurs.

Là où la famille existe encore, le père trop souvent s'en désintéresse, abdique ses droits ou les exerce en farouche rigoriste, et ne donne plus l'exemple des vertus domestiques. — La mère s'affranchit des devoirs de l'éducation religieuse et morale ; elle cesse d'être la reine du foyer, tellement elle est attirée au dehors par toutes les séductions modernes. — L'enfant ne reconnaît plus l'autorité paternelle et maternelle ; la maison familiale ne lui est plus qu'une hôtellerie de passage ; il se désaffectionne de bonne heure de ses parents et ne se plaît plus en leur société. Ne lui apprend-on pas, au surplus, qu'il ne leur appartient pas, mais qu'il appartient à l'Etat ?

3° La société, depuis qu'elle a répudié Dieu son véritable auteur, depuis qu'elle a proclamé ne reconnaître aucun culte, qu'est elle devenue ? Elle vacille sur ses bases désaffermies, désagrégées. Les factions se disputent le pouvoir, les classes sont aux prises l'une contre l'autre, les intérêts se heurtent, les passions s'entrechoquent, le désordre s'installe partout, l'édifice social est renversé. La duplicité, l'ambition, la cupidité, la démoralisation y règnent en maîtresses ; la concussion, la spoliation, l'ivrognerie. la vénalité s'y sont installées à l'état chronique. Et il n'est pas jusqu'au patriotisme lui même qui ne fasse naufrage en cette marée montante du vice.

Dans sa course effrénée vers la richesse et le plaisir, l'humanité d'aujourd'hui comme celle d'hier s'imagine qu'elle cherche un peu d'eau, c'est-à-dire un bien sensible, alors qu'elle poursuit une parcelle de ce bonheur, une miette de cette vérité, en d'autres termes, un atome du divin, dont inconsciemment elle est altérée. Quoi que nous en ayons, c'est de Dieu que nous avons besoin, de Dieu de qui nous sommes issus, de Dieu pour qui nous sommes faits, de Dieu à qui nous devons retourner. Il y a quelques années, le prédicateur de Notre Dame à Paris a fait de l'inquiétude humaine le sujet de ses conférences de Carême. Ce sentiment est celui de combien d'âmes à l'heure actuelle ! Ce qui manque à tant d'individus, ce qui manque à la société, c'est Dieu. Le monde ne subsiste encore que de ce qui lui en reste ; il souffre de tout ce qu'il s'en est laissé ravir.

Cette inquiétude, qui n'est que le vide causé par l'absence de Dieu, est donc une grâce ménagée par le Dieu très bon pour ramener à lui les âmes égarées. Ah ! puisse-t-elle se faire sentir plus profonde encore à tous ceux qui vivent éloignés de Dieu, afin que l'excès de leur souffrance les oblige à élever leur esprit et leur cœur vers Celui là seul qui peut les guérir et les sauver ! Ainsi soit-il.

III

LA SOIF DE JÉSUS

Mes frères,

L'état d'âme de la Samaritaine représentait, avons-nous dit, celui de l'humanité au moment de l'avènement du Sauveur, et il est, hélas ! reproduit par notre société contemporaine.

Ainsi figurée par cette femme, l'humanité est devant Jésus en présence de deux sources bien opposées : dans le puits, c'est l'eau qui s'écoule et ne désaltère que pour un temps ; en Jésus, c'est l'eau qui demeure et rafraîchit à jamais. Mais, hélas ! dans sa généralité, elle méconnaît et dédaigne la seconde, elle ne recherche et n'estime que la première.

Comment l'attirer à la source, au bien qu'elle ne soupçonne pas ? Nous avons ici le chef-d'œuvre de la sagesse et de la bonté infinies. C'est un des plus grands enseignements de ce récit.

Un premier moyen consiste à faire prendre conscience aux âmes de leur misère, des besoins secrets qu'elles éprouvent, afin de les inviter à demander aide et secours à celui qui peut les leur donner. Aussi bien Jésus dévoilera tout à l'heure à la Samaritaine les désordres de sa vie et l'amènera à exprimer son désir de la venue du Messie.

Un autre moyen consiste à trouver le chemin du cœur pour s'ouvrir celui-ci. C'est ce moyen que Notre-Seigneur va employer tout d'abord.

Il dit donc à la Samaritaine : « Femme, donne-moi à boire. »

I. — *Jésus a soif*

Remarquons-le bien : Jésus parle le premier ; l'initiative vient de lui. Sa grâce, en effet, prévient toujours, jusqu'à nos prières : c'est lui qui nous les inspire. Le service demandé par le Christ est en réalité un acte de charité, un témoignage d'amour, une aumône de son cœur. Il a l'air de solliciter, et déjà il donne ; car n'est ce pas don-

ner que de provoquer chez un être déchu l'acte par lequel il commence à se réhabiliter ? Le pécheur croira peut-être de prime abord que sa conversion sera venue de lui ; il comprendra bientôt que les premières avances auront été faites par Dieu.

Jésus souffre-t-il réellement de la soif ? Sans nul doute. La longueur du trajet, les difficultés de la route, les ardeurs du soleil ont causé le dessèchement de la bouche, le feu des lèvres et cette espèce de fièvre qui caractérise une soif brûlante. Mais s'il n'y avait que cette sensation, si crucifiante qu'elle soit, Jésus n'en ferait probablement pas état. Il n'en tiendra pas plus compte bientôt que de la faim ; quand, à leur retour, ses Apôtres lui proposeront de manger, il refusera en disant : « Ma nourriture à moi, c'est de faire la volonté de mon Père. » Son breuvage n'est pas autre.

Mais quelle portée dans ce simple mot : « Donne-moi à boire ! » Je vous ai dit que la Samaritaine personnifiait toute l'humanité. C'est donc l'humanité tout entière que Jésus veut atteindre en cette femme. Partant, c'est à moi, c'est à nous tous indistinctement qu'il adressait sa demande.

Elle aura toute sa puissance lorsque deux ans plus tard, à la sixième heure comme aujourd'hui, sanglant et brisé après le douloureux trajet du Calvaire, il se couchera sur la croix et fera entendre ce cri : « J'ai soif ! » Ce sera là, comme c'est ici, l'expression d'un tourment physique réel. Ici comme là, voyez-y la figure d'une soif morale plus torturante.

II. — *De quoi ?*

1° Il y a dans la vie de Jésus une splendide unité : l'unité d'un but persévéramment poursuivi et qui est le salut des âmes. C'est des âmes qu'il a soif. Il en sait la beauté naturelle, qui leur vient de ce qu'elles sont l'image de Dieu par leurs facultés et leurs aspirations, qui les situe bien au-dessus de toutes les merveilles matérielles de l'univers, immédiatement au-dessous des esprits angéliques. Il connaît la valeur incomparable qu'elles tiennent de sa grâce. Filles de Dieu, elles participent à sa nature, elles portent sa ressemblance à Lui qui est la « splendeur du Père » (Hébr., I, 3). Cette valeur, il l'apprécie assez pour tout entreprendre, tout tenter, tout accepter, tout souffrir en vue de la leur garder. Il mesure tout ce qui signifie, tout ce que comporte ce mot enivrant : la vie éternelle ; et au contraire tout ce que signifie, tout ce que comporte ce terrible mot : la damnation ; et il voudrait assurer la première et épargner la seconde aux âmes. Les arracher à l'enfer, les conduire au ciel, c'est sa tâche. Plus il en conquiert, plus il en sauve, et plus sa soif est étanchée. Et il y en a des légions qui ne croient pas à elles-mêmes, qui se désintéressent de leur destinée définitive ! C'est à celles-là surtout qu'il dit son ardent désir.

2° Au-delà des âmes, il y a Dieu ; il y a sa gloire, son honneur extérieur. Jésus sait que c'est surtout par le salut des âmes que Dieu est glorifié, que c'est dans leur justification que sa puissance, sa sagesse, sa munificence, sa bonté trouvent leur grand éclat ; et pour procurer à son Père cette gloire, cet honneur, il ne reculera devant aucun sacrifice. S'il a soif des âmes, c'est pour les lui donner, pour lui permettre de leur faire part de sa vie ici-bas et de sa félicité au delà de ce monde. Rappelez-vous avec quelle joie il disait à son Père dans le Discours après la Cène : « J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés, » mais on sent sa tristesse lorsqu'il ajoute : « Aucun ne s'est perdu, si ce n'est le fils de perdition. » (Jo., XVII, 12).

3° S'il a soif des âmes, c'est afin de les combler de bienfaits. Dans l'Evangile, Notre-Seigneur a souvent désigné sous cette image notre ardent besoin d'être heureux : « Celui qui croit en moi, dit-il, n'aura jamais soif. (Jo., VI, 35). Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau couleront de son sein. » (Jo., VII, 37, 38). Et dans un instant nous lui entendrons déclarer à la Samaritaine : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle. » (Jo., IV, 13, 14).

Ainsi, c'est le bonheur éternel des âmes qu'il a en vue. Le leur procurer lui sera combien doux !

4° Dans la manifestation de ce besoin, il ne saurait s'oublier. S'il a soif des âmes, c'est pour être aimé d'elles. Lui-même a daigné nous donner cette explication de sa soif, le jour où au XVII° siècle, montrant son Cœur environné de flammes à sa servante de Paray-le-Monial, il lui dit : « J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes. »

Est-il donc vrai que Notre-Seigneur veuille être aimé de nous, et que ce désir soit si ardent, si impérieux, qu'on le puisse appeler une soif, c'est-à-dire un besoin qui, satisfait, cause un vrai plaisir et qui, méconnu, est une torture ? S. Grégoire de Nazianze a dit de Dieu qu' « il a soif qu'on ait soif de lui », c'est-à-dire qu'on l'aime, qu'on le désire, qu'on le cherche, qu'on le boive. Les droits de sa nature divine et les besoins de sa nature humaine donnent lieu à cette soif d'amour éprouvée par l'Homme-Dieu.

En tant que Dieu, bien qu'il n'en ait aucun besoin, il lui plaît d'être aimé de sa créature ; il attend cette satisfaction de son libre consentement. En tant qu'homme, il a non seulement le droit, mais le besoin d'être aimé. Son cœur, en effet, ne diffère pas du nôtre qui, lui, quand il aime, désire nécessairement être payé de retour. Comme nous, Jésus ne saurait se passer d'être aimé, sans souffrir de la privation de ce bien.

Rien ne démontre mieux le degré de ce désir et de ce besoin, que ce que, comme Dieu et comme homme, il a fait pour être aimé de nous.

C'est à cette fin qu'il nous a donné une intelligence capable de découvrir ses amabilités, une volonté capable de le préférer à tous, un cœur capable de s'attacher à lui comme à sa fin suprême. — C'est pour élever cet amour, qu'il a départi à l'homme, parmi les dons surnaturels de la grâce, quelque chose du propre amour dont il

s'aime lui-même. — C'est pour cela qu'il a fait de l'aimer lui seul, de toutes les puissances de l'être humain, le premier des commandements, la fin, la perfection et le résumé de toute la loi. — C'est pour cela qu'il a assigné comme destinée à l'homme, dès sa création, de l'aimer sans mesure, sans fin, dans la béatitude infinie.

C'est pour restaurer cet amour perdu par la faute de sa créature qu'il est descendu du ciel, qu'il va inaugurer son enseignement, qu'il se prépare à multiplier les bienfaits et les miracles, en attendant qu'il souffre, qu'il meure, qu'il triomphe de la mort par sa résurrection, et qu'en son retour triomphal au ciel il en ouvre la porte à l'homme réhabilité, qu'il institue l'Eglise avec toute l'économie providentielle de la grâce pour assurer, étendre les fruits de l'amour dans chacune des âmes.

En un mot, la vie, les œuvres de Jésus crient à l'homme le mot des Livres Saints : « Mon fils, donne moi ton cœur, aime moi ! » (Prov., XXIII, 26).

* *

Des désirs témoignés de tant de manières, une volonté appuyée de tant de preuves, ne manifestent-ils pas un besoin qu'il faut à tout prix satisfaire, sous peine d'injure, d'offense à celui qui le proclame? Qu'il soit aimé, et il se sent heureux, réjoui, consolé.

Tromperons-nous son attente? Répondrons-nous à son cri par un refus? Ne voudrons-nous pas lui donner la joie qu'il demande de chacun de nous? Serions-nous à ce point insensibles à son appel?

Il est raconté au Livre des Rois que David, guerroyant contre les Philistins au temps de la moisson, fut pris d'un violent désir : « Oh! qui me donnera à boire de l'eau de la fontaine de Bethléem? » (II Reg., XXIII, 16). Trois hommes de son armée pénétrèrent dans le camp des Philistins établi à Bethléem, puisèrent de l'eau à la fontaine désignée par David et la lui apportèrent.

Il me semble entendre Notre-Seigneur nous adressant la même prière. A l'exemple des héros de l'armée de David, soyons résolus à le désaltérer au prix de notre dévouement, de nos sacrifices, de nos renoncements. Ainsi nous apaiserons un peu de la soif de Jésus, nous ferons monter jusqu'à ses lèvres cet invisible rafraîchissement qui s'appelle notre âme, et nous mériterons d'entendre un jour, de sa bouche désaltérée par notre amour, la parole qui nous marquera pour la vie éternelle : « Venez, les bénis de mon Père, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. » (Mt., XXV, 35). Ainsi soit-il.

LE MOT DU PASTEUR

XII

Sexagésime

LA PAROLE DE DIEU

Mes frères,

Notre Seigneur se servait de paraboles. Elles se prêtaient à merveille à l'instruction du peuple. Telle la parabole de la semence.

La semence, c'est la parole de Dieu ; elle tombe dans l'esprit des auditeurs pour y germer et y fructifier.

Le semeur n'est autre que le Sauveur. Sorti de sa retraite de Nazareth, pendant trois ans il a semé la parole de Dieu, c'est-à-dire prêché. Puis il s'est associé les Apôtres pour continuer sa mission de prêcher : « Allez, enseignez. » Et c'est par la prédication des Apôtres et de leurs successeurs que les âmes croient et sont sauvées. C'est pourquoi nous devons entendre la parole de Dieu et l'entendre avec docilité.

I. — *Nous devons entendre la parole de Dieu*

S'il y a nécessité pour les pasteurs de prêcher la parole de Dieu, il y a également nécessité pour les fidèles de l'entendre.

Or, pourquoi entendre la parole de Dieu ? Pour nourrir notre foi. M. f., l'homme se nourrit d'un fond de connaissances. Ces connaissances, il les renouvelle sans cesse par les sens. Néanmoins, celui qui se contenterait des idées acquises par les sens n'aurait guère qu'une vie sensitive qui le distinguerait peu des animaux, et celui qui se contenterait de celles acquises par de vulgaires conversations n'aurait qu'une existence intellectuelle insignifiante. Au contraire, celui qui aspire à une vie intellectuelle supérieure, celui-là étudie, lit des ouvrages, écoute les hommes qui font autorité.

Pareillement pour notre foi. La pratiquer n'est pas une petite affaire. Elle exige beaucoup de nous ; elle nous impose des devoirs souvent difficiles : devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes. Par conséquent, pour exécuter un tel programme, nous avons à nourrir notre foi, je veux dire, à l'appuyer non pas sur des idées vagues, mais sur des convictions précises, inébranlables, dont il faut constamment se réapprovisionner.

Venez donc au pied de la chaire écouter la parole du prêtre. Le prêtre a toujours quelque chose de solide à offrir à votre foi; il est un écho qui renvoie « les paroles de la vie éternelle. »

C'est une stupéfaction que de voir la façon dont bavardent sur la religion des hommes estimables et même animés d'un certain amour de la justice. Rien de clair dans leur esprit; rien de précis dans leur parole. Ils parlent des vérités de la foi comme en parleraient des étrangers à nos croyances, sans savoir la plupart du temps ni ce qu'ils affirment, ni ce qu'ils attaquent. Comme ces Israélites qui avaient oublié à Babylone jusqu'à l'idiome de leurs pères, beaucoup ne comprennent plus rien à la langue de l'Eglise, et sur son culte et ses mystères ils s'expriment à peu près comme ils s'exprimeraient sur les rites et les croyances des Musulmans.

Oui, autrefois on pouvait tenir pour suffisante une foi purement traditionnelle; on pratiquait pour imiter les parents, parce que tout le monde pratiquait. Aujourd'hui ce n'est plus cela. Les vé-

rités de la foi sont agitées, contredites, niées dans les salons, les ateliers, les magasins, les cafés et jusque dans les plaines tranquilles où le bouvier prend résolument le contrepied de l'enseignement du curé. De vrai, nous assistons non pas à une disparition de la foi, mais à une évolution dans le domaine religieux comme dans le domaine social. Cette situation vous impose le devoir impérieux de nourrir votre foi par l'audition de la parole de Dieu.

Venez donc au pied de la chaire y chercher des lumières pour votre foi, des consolations pour votre foi, des énergies pour votre foi.

Mais comment devons-nous entendre la parole de Dieu ?

II. — *L'entendre avec docilité*

Avec docilité. Pour cela, soyons la bonne terre dont parle la parabole, où la semence divine germe sans obstacle, se développe et produit les plus beaux fruits de vertu et de sainteté.

Celui qui écoute la parole divine avec docilité met en pratique les conseils et les avis entendus. « Ce ne sont pas ceux qui entendent la loi qui sont justes ; mais ceux-là seulement seront justifiés qui l'accomplissent. » (Rom., II, 13). Et cela avec un courage persistant : car le démon cherche à empêcher la semence divine de fructifier dans l'âme, en y sursemant des mauvaises pensées, des mauvaises paroles, des mauvais exemples.

« Bienheureux donc ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. » (Luc, XI, 28). S. François de Sales disait qu'il n'avait jamais entendu un sermon sans y avoir trouvé quelque chose pour lui et sans prendre la résolution de devenir meilleur. Mais en est-il ainsi chez tous les chrétiens ? Pour une multitude, la parole de Dieu demeure stérile, tout comme le soleil a beau briller dans tout son éclat : celui qui ferme les yeux reste dans les ténèbres.

Les catégories de personnes qui stérilisent la parole de Dieu nous sont indiquées par Jésus-Christ lui-même.

« Une partie de la semence tomba le long du chemin ; elle fut foulée aux pieds et les oiseaux du ciel la mangèrent. » Ce chemin représente les chrétiens qui se font comme un jeu de la vie, qui ne savent ni réfléchir sur le passé, ni prévoir l'avenir, qui traitent légèrement les choses les plus sérieuses et sérieusement les choses les plus frivoles. Fascinés par les bagatelles qui leur cachent les biens véritables, ils sont tout de feu pour le plaisir ; on les voit courir de fête en fête ; le jour même ne leur suffit pas, il faut que la nuit soit témoin de leurs folies (Sag., IV, 12 ; XIV, 23).

« Une autre partie de la semence tomba sur un fonds de pierre, et, ayant germé, elle sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité. » C'est la figure des chrétiens qui ouvrent avec joie leur âme à la parole divine ; mais comme elle ne peut y prendre racine, ces chrétiens ne croient que pour un temps. Amis de l'enseignement du prêtre, tant qu'il ne contredit pas leurs mauvaises passions et n'exige d'eux aucun sacrifice, ils l'abandonnent et le renient au jour de l'épreuve.

« Une autre partie de la semence tomba au milieu des épines, et, croissant avec elle, les épines l'étouffèrent. » Ces épines, ce sont les encombrements des soucis matériels et des embarras de ce monde. On se laisse accaparer, plus qu'il ne convient, par les affaires, par les intérêts temporels ; l'argent avant tout, la vertu après les billets de banque ! Et, sous cette frondaison touffue des préoccupations terrestres, les désirs de conversion, les sages résolutions sont bien vite étouffés.

* *

M. f., vous comprenez l'importance de venir entendre la parole de Dieu avec docilité.

Tous, tant que nous sommes, examinons-nous sincèrement. Avons nous été une bonne ou une mauvaise terre ? Quels fruits a produits en nous la parole de Dieu ? Méditons ces paroles de l'Apôtre : « Lorsqu'une terre abreuvée des eaux de la pluie, qui tombe souvent sur elle, produit des herbes utiles à ceux qui la cultivent, elle reçoit la bénédiction de Dieu. Mais quand elle ne produit que des ronces et des épines, elle est réprouvée et voisine de la malédiction, et à la fin elle sera consumée par le feu. » (Hébr., VI, 7-8).

Demandons à Notre-Seigneur de nous aider à devenir une bonne terre par la pénitence, pour extirper de notre cœur les mauvaises habitudes ; par la prière et les sacrements, pour fortifier notre âme et la mettre en état de recevoir et de conserver la grâce du bon Dieu.

XIII

Quinquagésime

LES SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Dans l'évangile de ce jour, l'Eglise nous montre le Sauveur parlant de sa Passion à ses Apôtres : « Voici que nous montons à Jérusalem, et que va s'accomplir tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme : il sera livré aux Gentils, insulté, flagellé et couvert de crachats. Et après qu'ils l'auront flagellé, ils le mettront à mort. »

Aussi je vous convie à méditer sur les souffrances de N.-S. Jésus Christ et à vous demander pourquoi l'Eglise nous les propose aujourd'hui.

I. — *Les souffrances physiques de Jésus-Christ*

La Passion de Notre-Seigneur est une histoire à laquelle les hommes ne se sont jamais accoutumés. Nul ne peut la lire sans frémir et pleurer. L'humanité, qui a vu pourtant bien des douleurs, n'en a jamais mis au dessus de celles-là. Et si notre génération qui a connu les horreurs de la guerre s'assemble encore pour commémorer la Passion du Sauveur, c'est qu'elle a le sentiment que cette Passion a été le point culminant de la souffrance

humaine. Elle est un accablement du corps et de l'âme de Jésus-Christ. Qu'il me suffise de vous exposer succinctement les tortures physiques de l'Homme-Dieu.

Elles comprennent cinq actes principaux : la trahison, les moqueries, les crachats, les fouets, la croix.

Notre-Seigneur se trouve à Gethsémani quand se présente une bande de gens armés, conduite par un homme qui a vécu dans la familiarité du Christ, Judas. Il s'avance vers le Sauveur pour le désigner à ses ennemis, et de ses lèvres parjures il baise celui qui l'avait béni tant de fois. « Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! » lui dit Jésus. Mais cette parole n'émeut pas le cœur du traître, qui ne voit ni ne sent l'angoisse dans ce reproche d'amour.

Une fois le Sauveur solidement garotté, le cortège se met en marche vers le mont Sion, où se trouve le palais des pontifes. Et le supplice commence.

Ce sont les moqueries. Les yeux de Jésus sont couverts d'un bandeau, et on lui demande avec une ironie perfide : « Christ, prophétise-nous, qui t'a frappé ? » Hérode le fait revêtir d'une robe blanche, comme un insensé, afin de donner un divertissement à sa cour. Il est mis en parallèle avec un assassin, Barabbas, qu'il se voit préféré. Au Calvaire la moquerie est vraiment portée à son comble : la populace, les scribes, les pharisiens crient en ricanant : « Qu'il descende de son gibet et nous croirons en lui ! Que Dieu le délivre donc, s'il est son Fils ! »

Ce sont les crachats. M. f., il n'y a pas d'expression plus vive de dégoût que le crachat à la face d'un homme. Il semble que l'on ramasse tout ce que l'on a au fond de soi-même de colère, de réprobation, de souverain mépris pour le jeter au visage de son ennemi. A peine Jésus, chez Caïphe, est-il reconnu coupable de blasphème, que quelques uns de ceux qui sont dans la salle, des juges sans doute, s'approchent aussitôt et lui crachent au visage. A cette vue, les valets, les officiers subalternes ne se tiennent plus ; le jeu paraissant amusant, chacun y veut sa place.

Ce sont les fouets. Notre-Seigneur est dépouillé et attaché à une colonne, les mains liées par devant à un anneau, son corps ployé en avant. Les coups pleuvent comme grêle; des verges cinglantes laissent leur trace sur la peau meurtrie, des lanières de cuir, grossies de nœuds ou hérissées de pointes, déchirent sa chair. Les soldats n'épargnent ni la tête, ni le visage : bientôt tout le corps de Jésus n'est plus qu'une plaie.

C'est la croix. Pilate livre Jésus aux Juifs. Ceux-ci chargent la croix sur les épaules du Sauveur et on se dirige vers le Golgotha. A chaque pas, les heurts du chemin, les pavés, les aspérités impriment une secousse au pied de la croix qui traîne à terre, et cette secousse retentit douloureusement sur les épaules ensanglantées du Maître.

On arrive au Calvaire. On arrache à la victime ses vêtements collés à sa chair ; on l'étend sur la croix ; ses mains et ses pieds sont transpercés d'énormes clous que l'on fixe au bois à grands coups de marteau. Puis le gibet est dressé, tandis qu'à sa partie supérieure Jésus y est secoué avec des déchirements et des souffrances dont nul ne peut se faire une idée ; toutes les plaies du crucifié se rouvrent, le sang jaillit de toutes les parties de son corps, et pendant trois heures, dévoré par une fièvre intense, le Sauveur connaît la plus affreuse des agonies.

M. f., regardez donc le Rédempteur du monde, crucifié au sommet du Calvaire ; ne détournez pas la tête, soutenez l'aspect de cette immense douleur !

II. — *Pourquoi l'Eglise nous les propose aujourd'hui*

Or, pourquoi l'Eglise nous propose-t-elle ces souffrances aujourd'hui même ?

Pour un double motif : nous rappeler au début du Carême, temps préparatoire à la Passion, l'amour inexprimable de Jésus-Christ envers les hommes, et nous prêcher la haine du péché qui est le mépris de cet amour.

M. f.. la faute de nos premiers parents nous avait enlevé la grâce sanctifiante; dès lors, nous étions esclaves du péché et dignes de l'enfer; le péché avait mis un abîme entre Dieu et nous.

Cependant Dieu a eu compassion de nous et, puisque nous ne pouvions pas nous sauver nous-mêmes, dans sa bonté il nous a envoyé un Rédempteur. Et ce Rédempteur, dont l'espérance a bercé toutes les douleurs de l'humanité depuis le drame du Paradis terrestre, quel est-il ? Est-ce un homme exceptionnel ? Est-ce un ange ? Non, ce n'est pas un homme seulement, ce n'est pas un ange, c'est le propre Fils de Dieu, la seconde personne de la Sainte Trinité. Il est venu se faire cette victime de propitiation pour nos péchés, nous fermer l'enfer, nous redonner nos droits au ciel.

Comprenez bien ce miracle inouï de l'amour de Dieu pour nous. Oui, un Dieu nous a aimés et s'est livré pour nous; un Dieu a sacrifié sa vie pour nous. Au Père courroucé qui exigeait qu'une victime égalât la réparation du monde pécheur à ses offenses, le Fils a dit : « Me voici ! » et le Seigneur a fait retomber sur lui les péchés de nous tous.

A un tel amour se peut-il qu'un cœur humain résiste ? Hélas ! que de chrétiens méprisent cet amour divin ! Ils commettent le péché si facilement, surtout durant ces quelques jours qui nous séparent du Carême ! Ces chrétiens renouvellent la Passion de l'Homme-Dieu : ils crucifient le Sauveur dans leur esprit par leurs mauvaises pensées ; dans leur cœur, par leurs désirs déréglés ; dans leurs yeux, par leurs regards lascifs ; dans leur bouche, par des conversations licencieuses ; dans leurs actions, par des libertés criminelles.

C'est pourquoi l'Eglise, comme une bonne mère, dresse aujourd'hui devant nous un tableau abrégé

des douleurs et des tourments de Notre-Seigneur, dont nous sommes la cause. Elle agit ainsi pour engendrer dans notre âme la haine du péché. « Oh ! si tu connaissais le mystère de la Croix ! » disait S. André au tyran qui voulait lui faire renier Jésus-Christ.

* *

L'histoire nous rapporte qu'indigné de tout le mal que les Romains avaient fait à son pays, le général carthaginois Amilcar manda son fils Annibal au pied des autels et lui fit jurer une haine sans merci aux ennemis de sa patrie. Chrétiens, le péché nous rend coupables envers l'amour de Dieu du mépris le plus outrageant. En conséquence, décidez-vous à lui jurer une haine continuelle ; déclarez-lui la guerre, en faisant violence à vos goûts et à vos aversions, en accomplissant en tout et toujours votre devoir.

Et je vous laisse ces paroles du pape Pie XI : « Que les hommes se recueillent du tumulte de la vie quotidienne, et qu'ils réfléchissent en leur cœur combien notre Sauveur nous a aimés et avec quelle ardeur il nous a délivrés de la servitude du péché. Ainsi, assurément, ils s'enflammeront d'une charité accrue et seront comme nécessairement poussés à aimer en retour Celui qui les a tant aimés. » (Bulle *Quod nuper,* 6 janvier 1933).

SERMON POUR LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE

UNE DOUBLE OFFRANDE [1]

Mes enfants,

C'est une bien jolie fête, la fête d'aujourd'hui, par laquelle nous célébrons les mystères de la Présentation de Jésus au temple et de la Purification de Marie. Les prêtres et les fidèles, un petit cierge allumé à la main, font la procession autour de l'église tandis que du chœur s'élèvent des chants joyeux. Cette procession lumineuse a fini par donner son nom à la fête de la Purification, qui est la fête des cierges ou la Chandeleur.

Rappelez-vous les événements de la vie de Jésus et de Marie que commémore cette double fête.

Le 40e jour après la naissance de Jésus, la T. S. Vierge s'en va au temple pour offrir son enfant à Dieu, ainsi que le prescrivait la Loi juive. Aux marchands de colombes et de tourterelles qui se tenaient aux abords du temple, S. Joseph avait acheté deux tourterelles. Il les laisserait aux prêtres pour le sacrifice, toujours selon la prescription de la Loi, pour signifier le rachat de l'enfant que Marie et lui offraient à Dieu, mais qu'ils allaient reprendre avec eux après l'avoir donné au Seigneur.

De cette cérémonie de la Présentation de Jésus au temple, je voudrais dégager pour vous, mes enfants, une double leçon.

D'abord, remarquez que c'est par la Vierge Marie, sa mère, que le petit Jésus s'offre au bon Dieu. — Ensuite, n'oubliez pas qu'il donne un signe extérieur de son offrande à son Père : les deux tourterelles que portait S. Joseph.

C'est ce double exemple que je vous demande d'imiter.

I. — *Offrande de Jésus par Marie*

D'abord, comme l'Enfant Jésus, il faut vous donner au bon Dieu par les mains de Marie, votre mère du ciel.

Sans doute, le petit Jésus n'est pas un enfant comme les autres. C'est l'Enfant-Dieu. Si petit qu'il soit, un poupon de quarante jours, sans pouvoir encore ni parler ni marcher, il sait pourtant ce qui se passe.

Plus tard, en ce même temple, à l'âge de douze ans, il montrera que sa science d'enfant dépasse déjà et de beaucoup celle des prêtres et des docteurs de la Loi, c'est-à-dire des savants chargés d'interpréter pour le peuple la Loi de Moïse. Et pareillement, dans ce mystère de sa Présentation, n'allez pas penser qu'il soit semblable au bébé que l'on porte au baptême quelques jours après sa naissance et qui n'a aucun soupçon du sacrement qui lui est administré.

Non ! Jésus se rend compte de la démarche que lui font accomplir ses parents ; il s'offre personnellement à Dieu son Père dans le secret de son cœur ; il se consacre à lui bien consciemment, plus consciemment que le premier communiant qui renouvelle les promesses de son baptême au soir de sa Communion solennelle.

Pourtant, parce qu'il n'a pas encore l'usage ni de ses membres ni de sa langue, parce qu'il ne peut ni marcher ni parler, c'est Marie, sa mère, qui le porte et qui le présente au prêtre. Ainsi Jésus s'offre à Dieu par Marie.

Cet exemple que nous donne ici l'Enfant-Dieu, votre modèle, l'Eglise vous l'a fait suivre jusqu'à maintenant dans toutes les occasions où elle vous a consacrés au bon Dieu et a témoigné que votre vie lui appartenait.

Le jour de votre baptême, après vous avoir tenu sur les fonts baptismaux, votre marraine vous a tenu aussi devant l'autel de la Sainte Vierge. Et le prêtre, par quelques prières et quelques invocations, a mis votre santé et la grâce de votre baptême sous la protection de cette bonne Mère.

Et peut être qu'en signe de cette donation à Marie, et pour mériter mieux sa protection, vos parents vous ont voués aux couleurs de la Vierge, c'est-à-dire ne vous ont habillés que de blanc et de bleu, couleur d'innocence et couleur du ciel, qui sont les couleurs de Marie Immaculée. Puis ils auront suspendu à votre cou une petite médaille de la T. S. Vierge, la Médaille miraculeuse par exemple, marque de votre appartenance à Marie et de leur confiance en elle, comme l'insigne que l'on épingle sur la poitrine indique qu'on appartient à tel groupement, à telle société.

Enfin, quand au jour de votre Communion solennelle vous avez eu à renouveler personnelle-

[1] Sermon de persévérance à des enfants.

ment les promesses faites en votre nom par vos parrain et marraine de renoncer à Satan et d'être pour toujours à N.-S. Jésus-Christ, comme au baptême cette consécration à Dieu s'est doublée d'une consécration à Marie, de cette consécration que la première des enfants du Catéchisme a faite pour vous tous devant la statue de la Sainte Vierge, ornée de fleurs et illuminée de cierges.

Eh bien ! mes enfants, cet exemple de Jésus à sa Présentation au temple et ces pratiques de l'Eglise pendant votre petite enfance, vous dictent la conduite que vous devez tenir vis-à-vis de la T. S. Vierge pendant toute votre vie, afin de mieux assurer votre appartenance au bon Dieu toujours, c'est-à-dire afin d'assurer votre persévérance.

La prière de chaque jour, prière du matin et du soir, a pour but de vous remettre dans cette dépendance de Dieu et dans l'obéissance à ses commandements et à ceux de son Eglise. Elle est la prière à Dieu, avec le *Notre Père,* mais aussi la prière à la Vierge avec le *Je vous salue, Marie.* Et peut-être même avez-vous promis, sur la demande de votre curé ou de votre prédicateur, en la fête de votre Communion solennelle, de dire chaque jour une dizaine de votre chapelet ou trois *Je vous salue, Marie,* afin de vous remettre ainsi continuellement entre les bras et sur le cœur de la T. S. Vierge. Soyez-y fidèles.

On vous a recommandé aussi la communion fréquente, parce que Notre-Seigneur lui-même a dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, c'est-à-dire celui qui communie, possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » Aimez communier surtout aux fêtes de la T. S. Vierge, aux fêtes de son Immaculée-Conception, de sa Nativité, de sa Présentation, de son Annonciation, de son Assomption, etc., pour que ce soit en même temps un hommage de votre affection filiale pour votre mère et qu'elle vous présente elle-même à son Jésus. Pas plus dans vos communions que dans vos prières, il ne faut séparer Marie de Jésus.

Autrefois, pour sanctifier nos journées, pour élever plus souvent notre pensée vers Dieu, on recommandait beaucoup la prière de l'*Angelus :* trois *Je vous salue, Marie,* le matin, à midi et le soir, que le son de la cloche rappelait aux chrétiens, et dont le grand peintre Millet a immortalisé la coutume dans une peinture célèbre dont vous avez certainement vu quelque reproduction : un paysan et une paysanne dans leur champ, recueillis pour la prière, tandis que l'*Angelus* tinte au clocher tout proche. Dans nos villes, on sonne bien encore l'*Angelus,* mais, hélas ! la sonnerie des cloches est étouffée par les bruits de la rue. Du moins, dans le cours de vos journées, à l'occasion d'une difficulté, en passant devant une église, en toute circonstance qui vous rappelle la pensée de Dieu, faites une prière non pas un murmure des lèvres, mais une élévation de votre âme, et que ce soit, comme le voulait l'Eglise par l'*Angelus,* une prière à Marie, si courte soit-elle, afin de vous redonner à Dieu par elle.

En un mot, mes enfants, vous appartenez au bon Dieu ; votre destinée c'est de tendre vers lui qui se donnera à vous dans son ciel ; votre vie doit être de le connaître, de l'aimer et de le servir. Mais retenez bien la leçon de la Présentation de Jésus au temple et la leçon de la conduite de l'Eglise sur votre enfance. C'est par Marie, par la dévotion à la Sainte Vierge, par la prière fréquente à cette bonne Mère, que vous assurerez votre fidélité à Dieu, l'observation des promesses de votre saint baptême et de votre persévérance.

II. — *L'offrande de deux tourterelles*

1. — En même temps qu'il se donne à Dieu son Père par les mains de Marie dans le mystère de sa Présentation au temple, Jésus fait aussi une autre offrande par les mains de S. Joseph, celle de deux tourterelles.

Autre offrande ? Oui et non ! Au fond c'est la même, et ces deux tourterelles que prescrit la Loi pour les familles moins riches sont le signe, la marque, la preuve extérieure de la donation que Jésus fait de son cœur et de sa vie à son Père.

Nous aussi, nous éprouvons le besoin d'ajouter un témoignage sensible et palpable de nos affections, de notre religion, de notre appartenance à Dieu.

De nos affections. Quand on souhaite, en famille, la fête ou l'anniversaire de la maman, aux vœux de santé et de bonheur que l'on présente, est-ce qu'on n'ajoute pas un cadeau, ne serait-ce qu'une gerbe de fleurs ?

De notre religion. Rappelez-vous l'histoire des rois mages dont je vous racontais il y a quelques semaines la venue à Bethléem pour adorer l'Enfant-Jésus. Ils ne viennent pas les mains vides ; ils apportent des présents : de l'or, de l'encens, de la myrrhe.

De votre appartenance à Dieu. Je me souviens d'avoir lu dans un beau livre sur la Sainte Vierge, écrit par un saint et qui recommande de se consacrer à la Sainte Vierge entièrement, corps et âme, qu'au jour de sa consécration à Marie, il faut faire à cette bonne Mère un petit présent, ne serait-ce qu'une épingle. Le matin de votre Communion solennelle, vous avez laissé à l'autel votre cierge de communiant. Et la prière des chrétiens s'accompagne souvent d'une offrande : un cierge, un bouquet, un don. Ainsi nous voulons accompagner les élans de notre âme, élans d'amour ou de religion, d'un geste qui en soit la marque extérieure, comme pour nous donner à nous-mêmes la preuve de la sincérité de notre sentiment intérieur.

Ne vous contentez pas non plus de vous donner à la T. S. Vierge par la prière, pour qu'elle vous donne au bon Dieu. Joignez-y le témoignage sensible de votre amour. Comme Jésus dans sa Présentation, offrez-vous au bon Dieu, mais offrez aussi la paire de tourterelles.

2. — Et quelle est cette paire de tourterelles que vous joindrez à la prière ?

Mais, les sacrifices de vos efforts. Les tourte-

relles offertes par Joseph dans le mystère de la Présentation étaient destinées aux sacrifices du temple. Et si léger que fût ce présent, de la part de l'ouvrier Joseph, c'était le sacrifice de sa pauvreté.

Ne croyez pas que vous aurez tout fait pour votre persévérance parce que vous aurez prié et prié la T. S. Vierge Vous êtes à un âge où vous commencez de vous apercevoir qu'on n'a rien sans effort et sans peine. Il faut que vos parents travaillent pour gagner votre pain et mettre un peu de bonheur dans la maison ; il vous faut travailler sur vos cahiers et sur vos livres de classe pour vous instruire et préparer vos certificats. La conquête d'un certain bonheur relatif même ici-bas est une longue suite d'efforts. Aussi, ne vous étonnez pas que Notre-Seigneur ait dit un jour : « Le royaume des cieux demande qu'on se fasse violence, et il n'y a que les vaillants à l'emporter » de haute lutte. Le royaume du ciel, c'est le bonheur suprême, définitif, éternel. Il est tout naturel qu'il soit, comme celui de la terre et plus encore, la récompense des laborieux et des braves.

Chaque jour, l'occasion s'offre à vous de choses qui ne vous plaisent pas, qui vous coûtent, qui vous sont pénibles. Chaque jour, la tentation se présente à vous de telle satisfaction ou de tel plaisir que vous savez être le mal ou le danger. Chaque jour, l'inspiration vous vient d'un bon mouvement et d'une bonne action qui vous demande un effort.

A chaque fois, c'est l'heure de compléter votre prière d'un sacrifice, de prouver par votre générosité à vous vaincre que vous appartenez vraiment à Dieu, de conformer vos actes à votre consécration. Dieu agréera ces sacrifices, comme il agréa l'offrande de S. Joseph à la Présentation. Ils vous mériteront des grâces nouvelles et plus efficaces. Ils seront en effet pour Dieu la preuve de votre amour.

Et en même temps vous vous habituerez à l'effort. Votre volonté s'assouplira au combat. Vous deviendrez vraiment maîtres de vous. Viennent plus tard, à ce qu'on appelle l'âge critique ou l'âge difficile, de plus violentes tentations : vous ne serez pas pris au dépourvu. Déjà vous aurez fait la petite guerre, au jour le jour, pour l'accomplissement de vos devoirs d'enfants. Vos sacrifices quotidiens joints à vos prières à la Vierge auront assuré votre persévérance à l'endroit le plus dangereux de votre route vers le ciel.

Voyez comme tout est leçon dans ce mystère de la Présentation de Jésus au temple, ainsi du reste que dans tous les autres mystères [1].

* *

Vous savez que le récit évangélique nous signale l'intervention de deux autres personnages : le vieillard Siméon et la prophétesse Anne.

Quand le vieillard Siméon rendit à la Vierge son Jésus qu'il avait pris un moment dans ses bras, il dit à Marie : « Cet enfant est au monde pour la chute et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe en butte à la contradiction. » Ainsi il annonçait que les hommes se diviseraient en deux camps au sujet de Notre-Seigneur. Il aurait des amis et des ennemis. Pour les uns il serait un sujet de résurrection et de bonheur, pour les autres une occasion de chute et de ruine.

Mes enfants, au jour de votre Communion solennelle, par les vœux renouvelés de votre baptême, vous vous êtes rangés parmi ceux qui prennent parti pour Notre-Seigneur. Que votre dévotion à la Sainte Vierge et que votre esprit de sacrifice, dont cette fête vient de vous donner l'enseignement, vous y maintiennent toujours !

Et à cause de cette persévérance, le Christ sera un jour pour vous une cause de résurrection : « Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. »

LES SAINTS PATRONS

S. Blaise, invoqué contre les maux de gorge

(3 février)

MOTIFS DE CONFIANCE EN LUI

Mes frères,

Ils sont nombreux ceux qui ont recours à l'intercession de S. Blaise, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Les cardeurs de laine l'honorent comme leur patron, parce qu'il fut lui-même déchiré avec des peignes de fer. Les cultivateurs, se souvenant que les bêtes sauvages vivaient familièrement avec lui, lui demandent de protéger leur bétail et font en certains endroits bénir des pains appelés « pains de S. Blaise, » qu'ils font manger à leurs animaux. Mais on l'invoque surtout contre les affections de la gorge, et sa sainte vie que je vais vous résumer nous montre combien est fondée la confiance que mettent en lui ceux qui souffrent en cet organe si important, mais non moins délicat.

I

S. Blaise naquit à Sébaste en Arménie, dans la seconde moitié du IIIe siècle. De mœurs pures, d'un naturel doux, avec un extérieur modeste et recueilli, il fut dès son enfance un sujet d'édification pour ses concitoyens. Dans le but de venir en aide à ses frères, bien plus que de gagner de l'argent, il étudia l'art de guérir et embrassa la noble profession de médecin. Avec quel dévouement

[1] Autrefois, quand on jouait dans nos églises les cérémonies de la Présentation de Jésus, on n'oubliait pas l'offrande des tourterelles.

Dans la cathédrale d'Amiens, par exemple, en la fête de la Purification, on dressait dans la nef un trône très élevé. Une jeune fille y prenait place, habillée en reine, vêtue d'un grand manteau doublé d'hermine, portant sur le front une couronne de pierreries, tenant dans ses bras un Enfant-Jésus en cire. Elle était entourée d'enfants costumés en anges, et l'un d'eux portait deux tourterelles. A l'offrande, elle se dirigeait d'un pas majestueux vers l'autel. Arrivée au pied des marches, elle récitait debout, devant l'officiant, des vers relatifs à la Présentation de Jésus au Temple. L'ange offrait les deux tourterelles pour le rachat de l'Enfant.

Cette coutume fut abolie en 1721, comme disparurent vers le même temps tant d'autres coutumes religieuses.

il l'exerça ! Il accueillait avec charité tous ceux qui venaient le consulter, et se rendait avec empressement au chevet des malades retenus sur leur lit. Prodiguant ses soins à tous, il les réconfortait par ses encouragements, et lorsqu'il ne pouvait les guérir, il leur faisait du moins voir dans leurs souffrances chrétiennement supportées un moyen de mériter le bonheur du ciel.

L'évêque de Sébaste étant mort, les habitants de cette ville, guidés par la reconnaissance et l'admiration, désignèrent à l'unanimité S. Blaise pour le remplacer, et c'est ainsi que déjà médecin des corps, il devint également médecin des âmes. Son zèle à l'égard de celles-ci ne fut pas moindre que le soin qu'il avait pris des corps. Du reste, il continua, pour mieux atteindre les âmes et les guérir, de s'occuper des corps, imitant en cela Notre-Seigneur qui accueillait avec tant de bonté les malades et les guérissait, afin de mieux gagner leurs cœurs et de les convertir plus sûrement. C'est ce que fait encore aujourd hui à Lourdes la T. S. Vierge, qui ne guérit les maladies du corps qu'afin de procurer le salut des pécheurs, dont l'âme plus encore que le corps intéresse son cœur maternel.

Devenu évêque, S. Blaise se crut obligé à une vie plus sainte encore, et pour la mener il se retira sur une montagne voisine de Sébaste et où se trouvait une caverne dont il fit sa demeure. La tradition rapporte que les bêtes sauvages venaient l'y visiter et qu'en le voyant au milieu d'elles, les caressant, les bénissant, on aurait cru voir Adam au paradis terrestre, alors que toute la création lui était soumise.

Mais les animaux sauvages n'étaient pas seuls à le visiter : tous les jours des infirmes gravissaient la montagne pour lui montrer leurs misères et implorer leur guérison. Les pécheurs ne venaient pas moins nombreux pour y déposer dans son cœur le fardeau de leurs fautes et en recevoir l'absolution. Les uns et les autres redescendaient joyeux les pentes abruptes, les premiers parce qu'ils avaient recouvré la santé du corps, les seconds celle de l'âme. Du reste, le saint évêque revenait fréquemment évangéliser son peuple et lui administrer les sacrements et tous les secours du saint ministère.

II

Le temps n'était pas éloigné où l'empereur Constantin allait accorder la liberté aux chrétiens, mais ce moment n'était pas encore venu, du moins en Orient. L'empereur Licinius continuait de persécuter la religion chrétienne. Sur son ordre, Agricola, gouverneur de la Cappadoce et de l'Arménie, s'en vint à Sébaste pour en emprisonner les chrétiens. Afin de leur donner une mort plus affreuse, il envoya ses gens dans les forêts du voisinage pour capturer des bêtes sauvages, aux dents et aux griffes desquelles il livrerait ses victimes. Au cours d'une battue, les chasseurs rencontrèrent la caverne où était S. Blaise, et furent très étonnés de le trouver en prière et entouré d'animaux sauvages de toute sorte. Ayant fait part de cette rencontre à leur maître, celui-ci ordonna de lui amener le saint évêque, ainsi que tous les chrétiens dont on pourrait se saisir. Loin de fuir ceux qui venaient l'arrêter, imitant Notre-Seigneur au jardin de Gethsémani, notre Saint s'avança au devant d'eux : « Mes enfants, soyez les bienvenus, leur dit-il, il y a longtemps que je soupire après votre arrivée. » Et il se laissa emmener.

Parvenu devant le gouverneur, il oppose un refus obstiné à ses instances d'adorer ses idoles. Alors il est jeté en prison, où une pieuse veuve pourvoit à ses besoins. Mais les malades y accourent comme ils accouraient à sa grotte. Une mère en particulier lui apporte son enfant, dans la gorge duquel une arête de poisson s'était arrêtée et l'étranglait. L'art de l'ancien médecin étant impuissant à enlever l'arête, S. Blaise se met en prière et conjure le bon Dieu de conserver ce pauvre petit à sa mère. Ne bornant pas là sa requête, il demande au Seigneur de vouloir bien guérir, à l'avenir, ceux qui éprouvés par un mal semblable auront recours à son intercession. Dieu l'exauça, et l'enfant fut délivré à l'instant même. Il est permis de croire qu'il ne l'exauça pas à moitié et que la seconde partie de sa requête fut, elle aussi, écoutée de Dieu favorablement.

Toujours est-il que S. Blaise est invoqué dans les maux de gorge de toute nature, angines, rhumes, laryngites, etc. En certains pays, le jour de la fête de notre Saint, on bénit des cierges en l'honneur de S. Blaise avec une oraison spéciale [1], et le prêtre, en les remettant à ceux qui les ont présentés, les approche de leur gorge en demandant à Dieu que, par l'intercession de S. Blaise, ils soient préservés ou guéris des infirmités dont cette partie de notre pauvre corps est souvent le siège.

III

La vue des miracles accomplis par le saint évêque dans sa prison aurait dû ouvrir les yeux d'Agricola et des païens qui l'entouraient. Mais ceux de Notre-Seigneur ont-ils converti tous les Juifs qui en furent les témoins ? Au contraire, le cruel gouverneur s'acharne davantage sur sa victime. Il le fait attacher à un poteau et fouetter jusqu'au sang, et comme de pieuses chrétiennes recueillaient ce sang par vénération, le tyran les fait arrêter elles aussi, tourmenter de mille façons et livrer au dernier supplice.

Mais c'est surtout à S. Blaise qu'en veut Agricola, sachant qu'il est le chef des chrétiens et leur soutien. Il le fait déchirer avec des peignes de fer, et comme sa mort n'arrive pas assez vite, il commande qu'il soit jeté dans un lac. Mais Dieu, par un nouveau miracle, l'en fait sortir sain et sauf. Alors Agricola ordonne de lui trancher la tête. On raconte que près de tendre son cou au bourreau, le courageux martyr adressa à

[1] Voir *Rituale Romanum*, Appendix, *Benedict. non reservatæ*, n° 7 : «... ut omnes, quorum colla per eam [ceram] ex bona fide tacta fuerint, a quocumque gutturis morbo ipsius [S. Blasii] passionis meritis liberentur... »

Dieu une fervente prière en faveur de ceux qui l'avaient assisté dans sa prison et de tous ceux qui dans la suite des temps imploreraient son secours, et que toute l'assistance entendit Dieu lui répondre : « J'ai entendu ta prière et je t'accorde ce que tu demandes. »

Il n'en fallait pas tant pour encourager les contemporains de notre saint et les fidèles de tous les siècles à recourir à sa puissante protection. On avait tellement confiance en lui, dans les premiers siècles de l'Eglise, qu'Aétius, ancien médecin de Grèce, indiquait parmi les remèdes pour les maux de gorge l'invocation de S. Blaise. C'est là évidemment un remède surnaturel, qu'on ne trouve pas dans l'officine des pharmaciens. Mais Notre Seigneur n'a-t-il pas promis que ceux qui croiraient en lui accompliraient des miracles pareils aux siens, et S. Paul ne déclare-t-il pas que parmi les charismes, c'est-à-dire les dons surnaturels que Dieu accorde à ses serviteurs, se trouve celui de rendre la santé aux malades ? (I Cor., XII, 9). Or, qui mieux que S. Blaise mérite d'avoir reçu ce don, lui qui commença par être médecin et qui, de son vivant même, vit la toute-puissance de Dieu se mettre à sa disposition et s'ajouter aux ressources de son art pour guérir les malades ?

Soyons donc très dévots à S. Blaise, m. f. Prions-le de nous guérir des maux de gorge si nous en souffrons, de nous en préserver si nous avons le bonheur d'en être exempts, en lui promettant de nous servir de la voix qu'il nous rendra ou nous conservera pour proclamer les louanges de Dieu et les siennes. Ainsi soit-il.

POUR LES QUARANTE-HEURES

I

LA RÉPARATION

> *Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit.*
> J'ai attendu quelqu'un qui s'affligeât avec moi, et il n'y eut personne.
> (Ps. LXVIII, 21).

Mes frères,

On ne sait vraiment ce qui doit le plus étonner, d'un Dieu qui cherche un consolateur, ou d'un Dieu qui n'en trouve pas. Quoi ! la divinité est comme en détresse, et elle rencontre dans le cœur humain cet excès d'indifférence et d'ingratitude !

De cette plainte du cœur de l'Homme Dieu est né l'esprit réparateur. Depuis plusieurs siècles, la piété des fidèles, avec l'assentiment et les encouragements de l'Eglise, a fait du dimanche de la Quinquagésime et des deux jours qui le suivent, des jours de solennelle réparation. Ce sera donc entrer dans l'esprit de cette dévotion que de vous exposer les motifs et de vous présenter les divers modèles évangéliques de la réparation.

I. — *Motifs*

Deux raisons appellent nos réparations : c'est qu'il y a entre Jésus-Christ et nous unité de corps et association ou réciprocité d'office.

1° *Unité de corps.* — Le fond et la substance du christianisme, le dogme des dogmes, le mystère par excellence, c'est celui qui revient si fréquemment sous la plume de l'apôtre S. Paul dans ses Epîtres. Jésus-Christ, pour nous sauver, ne s'est pas substitué à nous en nous laissant séparés de lui. Il nous a solidarisés avec lui. Par l'union de notre nature humaine à sa nature divine, il a fait de chacun de nous quelque chose de lui. Il ne s'est pas contenté de jeter sur notre misère le manteau de sa divinité, il nous a greffés sur lui. Ainsi s'est formé ce que S. Augustin appelle « le Christ plénier, le Christ total », qui comprend Jésus-Christ et nous. C'est ce que S. Paul, par une comparaison très caractéristique, désigne sous le nom de « Corps du Christ », dont lui est la tête et dont les chrétiens sont les membres. (I Cor., XII, 12-27). Nous sommes donc en toute vérité « incorporés » au Christ, nous ne faisons qu'un avec lui.

De cette union mystérieuse résulte une vraie communauté, une solidarité intime. Or, le membre d'un corps ne peut manquer de compassion à l'égard de son chef que s'il en est séparé ; mais s'il lui est uni, ne doit-il pas compatir à ses tristesses, à ses souffrances ? Notre solidarité avec le Christ, telle est donc la première raison sur laquelle se fonde la réparation. En voici une seconde.

2° *Association d'office.* — Par suite de l'unité de corps dont je viens de parler, le Christ actuel, c'est-à-dire total, n'agit pas seul. Uni à ses fidèles, comme notre tête l'est à nos membres, il daigne faire comme s'il avait besoin de nous, il partage avec nous sa divine tâche. Vivant en nous et nous faisant vivre en lui, il agit par nous ; maintenant qu'il n'est plus visiblement parmi nous et que sa mission personnelle est achevée, il la continue par nous. Il était venu parmi nous pour réparer dans notre nature humaine les outrages faits à la Majesté divine, pour racheter et sauver les hommes. Continuateurs de son œuvre, nous avons à réparer pour nos frères, à les racheter et les sauver.

C'est bien là le sens et la portée de l'étonnante parole de l'Apôtre : « Je complète en moi ce qui manque à la Passion du Christ. » (Col., I, 24). Pour mériter de racheter et de sauver, Jésus-Christ, comme Chef, a fait à cette fin tout ce qui pouvait être fait. Mais si la tête a accompli cette tâche, les membres du Christ ont encore à la continuer le long des âges jusqu'au dernier jour, pour que le Corps du Christ soit en harmonie avec le Chef. Dans tout corps bien agencé règne, en effet, entre les organes et la tête une parfaite correspondance. Nous avons donc de ce fait encore à réparer, avec notre chef Jésus Christ, les offenses dont nos frères se rendent coupables envers Dieu.

II. — *Modèles évangéliques*

Passons maintenant en revue les divers modèles de réparation que nous offre l'Evangile. J'en découvre trois sur le chemin du Calvaire et quatre autres au pied de la croix.

1° Sur la Voie douloureuse, le *Cyrénéen* est d'abord rebelle à la honteuse corvée qu'on lui

impose, à lui passant et étranger. Pourquoi ne l'inflige-t-on pas à quelqu'un de cette foule qui précède, entoure ou suit les condamnés? Mais la vue de Jésus, bien qu'il ne le connaisse pas, désarme sa résistance, et par sympathie il se résigne, il fait acte de patience.

Patienter, c'est bien porter un peu de la croix avec Jésus. Or, dès qu'on partage sa croix, on allège son fardeau, et plus on en prend, moins il lui en reste. On se gêne, on se fatigue, on se mortifie sans doute, mais on aide, on soulage Jésus, on se fait réparateur.

2o *Véronique* est le second type de la réparation. Elle s'apitoie sur le sort et sur l'état physique du Sauveur. Elle fait plus que compatir : elle agit autant qu'elle le peut. Soustraire Jésus à la surveillance sévère et aux sévices de ses gardes est irréalisable. Du moins elle essuiera sur sa face adorable la sueur, les larmes, la boue, le sang qui la défigurent.

Cette réparation se poursuit dans l'Eglise par le dévouement, le zèle, l'apostolat consacrés aux œuvres de préservation ou de moralisation des âmes, chez qui l'image de Jésus ou n'a pas encore été imprimée ou est effacée par l'habitude du péché. « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mt., xxv, 40). « Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour la persévérance de 99 justes. » (Luc, xv, 7, 10).

3o Les *filles de Jérusalem* apportent leur compassion. Elles aussi, elles donnent ce qu'il est en leur pouvoir d'offrir : leurs protestations, leurs larmes, en présence de ce pitoyable état du Sauveur.

Ah! cet état, il se reproduit mystiquement en combien d'âmes séparées de Dieu ou victimes de la haine des méchants! S'employer par la prière et la pénitence à sauver les unes, à soutenir les autres, c'est encore consoler le cœur du divin Maître, *mihi fecistis*.

4o Sur le Calvaire, je vois *le bon larron* qui, après avoir, dans le paroxysme de la douleur, insulté Jésus, est touché de la grâce, dont toute la personne du divin Crucifié est le rayonnement. Il en vient à proclamer son innocence et à reconnaître en lui un Roi de gloire. (Luc, xxiii, 42).

C'est la réparation de tous ceux qui, revenus de l'erreur à la vérité et du crime à la justification, deviennent les apologistes du Christ et de notre sainte religion.

5o En *Madeleine* est personnifiée la multitude des âmes qui de l'abîme du péché sont remontées aux cimes de l'amour pénitent, et qui ne savent comment faire oublier au divin Maître les tristesses, les douleurs qu'elles lui ont causées. Avec quelle ardeur elles sollicitent pour les pécheurs les miséricordes divines dont elles furent favorisées!

6o Dans la personne de *Jean* nous avons la phalange des chrétiens qui, pusillanimes ou défaillants peut-être à certaines heures, ont compris tout ce qu'il y a de juste, de bon, de noble, de consolant à suivre Jésus dans l'épreuve, dans la souffrance, dans la persécution, et se donnent la tâche sublime de le dédommager de la défection de tant de leurs frères.

7o Enfin *le centurion* est un modèle de réparation. Soldat de l'empire, donc païen, il n'est pas venu là en ennemi ni en curieux; il est venu en service commandé, pour exécuter une consigne, sans connaître Jésus que par ouï-dire peut-être. Mais témoin des prodiges qui suivent le drame du Calvaire, ému de ce je ne sais quoi de surhumain qui se dégage de la personne du divin Supplicié, poussé par une inspiration soudaine à ne pas lui briser les jambes selon l'usage, saisi à la vue du jet de sang et d'eau qui s'échappe du côté ouvert par sa lance, il se frappe la poitrine et confesse la divinité de Celui dont il a authentiqué la mort : *Vere Filius Dei erat iste*. (Mt., xxvii, 54).

Ainsi, au regard du Christ, il répare pour tous les indifférents ou incroyants qui refusent de courber leur raison devant tant de motifs de crédibilité qui attestent la divinité de Jésus et de son Eglise.

Je devrais encore vous montrer au pied de la croix la Vierge Marie, la réparatrice par excellence. Son rôle est trop connu pour que j'y insiste, et il demanderait un trop long développement.

* *

Instruits, m. f., des motifs qui nous font un devoir de la réparation, entraînés par tous ces modèles que nous montre l'Evangile, ayons à cœur de prendre place parmi les âmes réparatrices qui consolent notre adorable Maître. Son divin Cœur a, de nos jours, de grands sujets de tristesse, qui lui viennent en trop grande partie de notre France. Promettons-nous, non seulement de ne lui en fournir aucun nous-mêmes, mais de le réjouir par notre ferveur soutenue, par notre sincère compassion, afin qu'il s'applique à lui-même cette autre parole du Psalmiste : « Selon la multitude des tristesses de mon cœur, vos consolations ont répandu la joie dans mon âme. » (Ps. xciii, 19). Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGÉLIQUES

LXXXIX

L'ANGE DE L'AGONIE

Le mot « ange » signifie « messager. » On l'applique aux esprits célestes que Dieu a créés pour constituer sa Cour, parce que, précisément, en certaines circonstances graves, le Seigneur s'en sert pour les envoyer communiquer ses volontés aux hommes. C'est ainsi que l'archange Raphaël fut destiné à être le guide du jeune Tobie, pendant son périlleux voyage; ainsi encore, l'archange Gabriel se présenta, au nom de Dieu, à la Très Sainte Vierge, au moment de l'Annonciation. On multiplierait facilement les exemples d'autres apparitions angéliques.

I

Il en est une toutefois qui offre un caractère absolument unique; c'est celle qu'aperçut Notre-

Seigneur, au moment où commençait sa Passion. Toutes les autres communications divines, en effet, s'adressaient simplement à des humains et elles étaient transmises — si l'on ose employer cette expression — par une sorte de filière hiérarchique, l'ordre émanant du Maître Suprême, pour être porté, par une puissance intermédiaire, jusqu'aux représentants de l'espèce la plus inférieure parmi les créatures raisonnables. Tandis que, dans le jardin des Oliviers, un ange fut employé pour porter des encouragements de la première Personne de la Ste Trinité à la seconde, c'est-à-dire de Dieu à Dieu lui-même. Il faut se garder de forcer le sens de ce que nous venons de dire : Yahweh voulait réconforter la nature humaine de son Fils, dont la divinité s'était comme, momentanément, voilée pendant les transes de l'agonie. Mais, si obscurcie qu'elle pût être, cette divinité n'en subsistait pas moins dans le Messie, et c'est ce qui fait que la vision de l'ange, à Gethsémani, est tout à fait d'un ordre spécial.

Afin de mieux la comprendre, reconstituons d'abord les lieux où se passa cette scène inouïe. Sur les pentes d'une faible colline, dans les plus proches abords de Jérusalem, s'étendait une propriété rurale, dépendance d'une ferme, et qui était plantée d'oliviers. Ce genre de culture était, et est encore, très répandu dans les pays chauds. Les arbres sont assez espacés les uns des autres pour n'intercepter ni l'aération ni la lumière, et cette disposition permet de recueillir, au raz du sol, une récolte de froment, d'orge ou d'autres céréales, qui s'ajoute aux produits qu'ils fournissent eux-mêmes.

Le domaine dont nous parlons est resté illustre dans l'histoire, sous le nom de Gethsémani, formé lui-même de deux mots hébreux : « *gat semen* » qui veulent dire : « pressoir d'huile. » Rien de plus normal que cette appellation : il était tout à fait naturel, en effet, que le maître de cet enclos eût fait établir un pressoir pour broyer lui-même ses olives, et cette construction avait donné son nom à tout l'ensemble de la propriété. Le jardin des Oliviers est parfaitement authentifié, et nul pèlerin ne passe dans la Ville Sainte sans aller y prier, dans l'endroit même où Jésus a connu les angoisses de sa veillée atroce.

Gardé par des religieux, il est entretenu avec beaucoup de soins, avec trop de soins peut être, car on l'a si bien agrémenté, dans un but pieux, que l'imagination n'arrive plus à reconstituer le drame farouche qui s'y déroula Des grilles le défendent contre les curiosités indiscrètes ; des plates-bandes régulières le décorent, séparées par des allées bien ratissées, si bien que l'on se croirait plutôt dans le petit parc d'une ville quelconque que dans le site sacré où se passa l'un des mystères les plus douloureux de la vie de Jésus. Ce à quoi l'on n'a pas touché, et ce qui émeut le plus profondément les cœurs fidèles, ce sont quelques vieux et énormes troncs d'oliviers, qui ne tiennent encore debout que par extraordinaire, et que l'on croit être contemporains du Seigneur. On les conserve avec l'attention la plus jalouse, car il n'est pas impossible qu'ils soient, au moins, les rejetons de ceux qui se dressaient là, au moment où le Christ y souffrit.

II

A la fin du repas rituel de la Cène, où il avait octroyé le sacerdoce suprême à ses apôtres et institué le sacrement de l'Eucharistie, Notre-Seigneur se leva et récita les formules coutumières de l'action de grâces. Puis, entouré par tous ses amis, qu'étreignait une vive émotion, à la suite de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, il porta ses pas vers Gethsémani. Le long de la route, il prononça, pour eux, cette incomparable allocution dont S. Jean nous a gardé le texte sublime, où il les exhortait à rester unis, entre eux d'abord, puis à Dieu, comme les branches de la vigne adhèrent au tronc sous peine de dépérir. Il leur promit les récompenses célestes qui suivraient l'heure prochaine de l'épreuve. Puis, à l'entrée du domaine, il les laissa, n'emmenant avec lui que les trois intimes, qu'il avait déjà privilégiés à maintes reprises : Pierre, Jacques et Jean.

A ce moment, une impression formidable de frayeur et d'angoisse le saisit. C'était la nature humaine qui frémissait à la perspective des supplices et de la mort imminente. Le Christ était bien résolu à aller jusqu'au bout de sa tâche et à s'immoler pour expier les péchés du monde, mais sa chair se hérissait instinctivement à l'idée de ce qui allait se passer, tandis que son esprit lui-même était plongé dans un accablement profond. Il était dans les desseins d'En-Haut que la nature divine ne vînt pas trop vite à son aide, et cette disposition providentielle nous a valu le magnifique exemple de courage que nous avons le devoir d'imiter dans les afflictions ou les périls.

Jésus dit à ses amis cette parole navrante : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Il leur demanda ensuite de demeurer là et de veiller. C'était les exhorter à unir leurs prières aux siennes, tandis qu'il irait lui-même un peu plus loin, pour se trouver seul en face de la Justice et de la Colère de Dieu. Après avoir fait quelques pas, il se prosterna, la face contre terre, dans l'attitude des suppliants qui implorent leur grâce. Et cette posture humiliée lui convenait parfaitement, car en cette heure tragique, le Christ ne représentait plus l'ambassadeur miraculeux du Père, envoyé pour proclamer sur l'univers la triomphante Vérité ; il représentait l'humanité misérable, toute défigurée par ses révoltes et ses souillures, et il se substituait à tous les pécheurs, à ceux des jours passés comme à ceux des temps à venir, pour demander le pardon que, par eux-mêmes, ils n'auraient jamais été dignes d'obtenir.

Devant ses yeux passait toujours l'effroi de la torture qui se préparait, et ce qu'il y avait en lui de purement humain s'adressait à l'Eternel, pour que cela lui fût épargné. « *Abba* », murmurait-il, dans le dialecte araméen qui était son langage usuel ; « *Abba* » cela revient à dire : « Père », et le